3e Année N° 13. 1er Juillet 1922

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

ILLUSTRÉ BI-MENSUEL

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE BULLETIN
DE LA VIE ARTISTIQUE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

RACHAT DE COLLECTIONS

LE BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE
ACCEPTE L'ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT DE 24 FRANCS DES COLLECTIONS COMPLÈTES EN BON ÉTAT DES 26 Nos DE LA 1re ANNÉE OU L'ÉCHANGE CONTRE UN ABONNEMENT NOUVEAU

Durand-Ruel

TABLEAUX MODERNES

Paris
16, rue Laffitte

12, East 57th Street
New-York

L'AMOUR
DE
L'ART

Revue Mensuelle

LIBRAIRIE DE FRANCE

99, Boulevard Raspail

PARIS

ABONNEMENT :

Un An, France . . . . 50 francs.

— Étranger . . . 60 —

Numéro spécimen : 1 fr. 50.

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS (VIe)

Vient de paraître :

CONTES

ET NOUVELLES EN VERS

PAR

JEAN DE LA FONTAINE

ÉDITION ILLUSTRÉE DE QUATRE-VINGT-TROIS COMPOSITIONS GRAVÉES
D'APRÈS LES DESSINS DE

CHARLES EISEN

TEXTE REVU ET PRÉCÉDÉ D'UN AVANT-PROPOS PAR AD. VAN BEVER
PORTRAITS DE J. DE LA FONTAINE ET CH. EISEN

Deux volumes imprimés en 10 Cochin, sur PAPIER A LA CUVE DES MANUFACTURES DE RIVES, fabriqué spécialement pour cet ouvrage, et tirés à mille sept cent soixante-dix exemplaires numérotés, savoir :

390 exemplaires sur GRAND VERGÉ BLANC, numérotés de 1 à 390. 220 fr.

1.380 exemplaires sur VÉLIN TEINTÉ, numérotés de 391 à 1.770. 165 fr.

Il sera tiré, en outre, quelques suites de planches en noir sur VÉLIN BLEU PERVENCHE, au prix de.. .. .. 60 fr.

Ces suites ne paraîtront qu'en octobre.

Les magnifiques planches d'EISEN que nous avons reproduites avec le plus grand soin, illustraient l'Edition dite « des Fermiers généraux de 1762 ».

CADRES
ANCIENS & MODERNES
TARDIF
29, RUE BAYEN
PARIS

ACTION

UTRILLO

Revue Internationale d'Informations littéraires, artistiques et économiques

COLLABORATEURS :

Roger Allard, Blaise Cendrars, Jean Cocteau, Carl Einstein, Florent Fels, Fernand Fleuret, Georges Gabory, Roch Grey, Henri Hertz, Max Jacob, Jean Paulhan, Pascal Pia, Maurice Raynal, André Salmon, André Suarès, Léon Werth.

Braque, Derain, Raoul Dufy, Galanis, Gris, Kisling, Irène Lagut, Makowski, Matisse, Robert Mortier, Picasso, Utrillo, Vlaminck.

DIRECTION :
FLORENT FELS
ROBERT MORTIER

Dépositaire général pour tous pays :
LIBRAIRIE STOCK
Delamain, Boutelleau et Cie
PARIS

LE

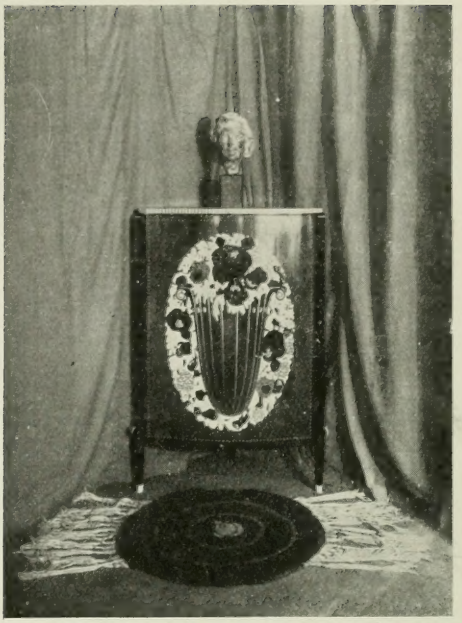
BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

1er Juillet 1922

PARIS
MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART
25, BOULEVARD DE LA MADELEINE
15 RUE RICHEPANCE



Meubles précieux de l'époque signés

J. E. RUHLMANN

Edités par les
établissements
RUHLMANN
ET LAURENT
27, rue de Lisbonne

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

3e Année. N° 13. 1er Juillet 1922

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Pascal Forthuny, Guillaume Janneau, André Marty, Tabarant.

SOMMAIRE

L'art et l'enseignement.
Grammaire.
Le Musée des Gobelins.
L'exposition des arts techniques en 1924.
Un corpus des vases antiques.
Courbet d'après ses lettres.
Les carnets d'H.-E. Cross. — III.
La Curiosité.
Ici...
...et ailleurs.
Paroles.

L'art et l'enseignement.

Les Chambres, téméraires, examinent le plus trouble des problèmes, la réforme de l'enseignement secondaire. Au projet du gouvernement, qui sert de thème aux discussions, chacun suggère un amendement, qu'inspire, à la vérité, moins l'intérêt des futurs citoyens d'un régime libre, qu'un certain esprit de parti, de secte ou de confession. Peu à peu s'altère le texte primitif. Les temps sont révolus où la Grèce appelait, pour lui donner des lois, Lycurgue ou Solon : c'est aujourd'hui la Grèce qui corrige ses législateurs.

Il est beau, d'ailleurs, qu'une démocratie aborde, avec passion, un pareil sujet. Sans doute, les partis politiques cherchent à diriger l'enseignement secondaire, et généralement l'enseignement, dans le sens qui leur serait favorable. Mais il n'est parti politique, il n'est faction même, qui ne croie posséder la vérité, parce qu'il est naturel à l'homme de s'en croire le détenteur, et que c'est là le principe de nos sottises comme de notre activité.

*

Deux thèses principales s'opposent, qui peuvent être ainsi résumées. Ou l'enseignement secondaire formera des esprits cultivés, c'est-à-dire en possession d'une méthode critique, — ou bien, adapté aux exigences de la vie moderne, il sera d'emblée spécialisé.

Avec beaucoup de sagesse, le ministre, M. Léon Bérard, opte pour les humanités. Il estime qu'on ne forme point les élites mais qu'elles se forment spontanément; et qu'il sied seulement de fournir aux jeunes esprits, à la fois, les éléments de comparaison et le moyen

de les associer. Il n'entend point former une nation de mandarins; l'espèce, d'ailleurs, en disparaît; mais d'hommes intelligents : il n'est profession qui se puisse passer d'intelligence.

« La France, disait Renan, est faite pour la dentelle, et non pour la toile de ménage. » M. Léon Bérard partage cette conception des destinées du pays. La France n'est point faite pour le gros travail du manœuvre. C'est un peuple en lequel la culture générale éveillera toujours la faculté d'invention. Il importe seulement d'assurer à cette culture un caractère de liberté critique et d'objectivité.

*

Le problème qui se pose devant les Chambres est plus obscurci qu'il n'est obscur. Montaigne l'avait résolu : « J'aime mieux forger mon âme, disait-il, que la meubler. » Il s'agit en effet de forger des âmes. Un enseignement rationnel n'a d'autre fin que d'outiller utilement, pour lui-même et pour la société, le producteur et le citoyen de demain. Mais si, dans la grande industrie, le « manœuvre spécialisé » fait encore œuvre utile, dans le domaine spirituel, un individu qui ne serait qu'un érudit, qu'un interprète ou qu'un chimiste serait un assez pauvre homme.

Aussi bien, dans les programmes nouveaux, convient-il de faire place à l'éducation artistique. Sans doute, il n'est lycée ni collège municipal où l'on n'enseigne, en principe, le dessin. Mais le professeur s'ingénia-t-il jamais à découvrir aux élèves la beauté d'une forme? Fit-il jamais aimer pour lui-même ce dessin qui ne « compte » point pour les examens, d'où il suit qu'on le néglige?

Il n'est pas une carrière où la connaissance du dessin ne soit vraiment indispensable. Le vieux mépris des littéraires pour les « arts d'agrément » n'en a pas moins le funeste effet d'en discréditer l'enseignement, qu'on tient un peu pour une récréation. Le corps enseignant, formé lui-même à cette école de dialecticiens, perpétue ce singulier préjugé. La classe de dessin lui semble, comme la classe de gymnastique, une concession faite au siècle.

Il a tort. La compréhension de la forme est certainement l'un des plus féconds éléments de culture et de civilisation. L'étude des arts est sœur de celle des lettres, et toutes deux nous instruisent également des plus profonds soucis de l'âme humaine. Il y a plus. Le dessin est un langage : il est même un langage international. Le posséder, c'est

disposer d'un moyen d'expression commun à tous les hommes. Il est, de la culture littéraire ou scientifique, l'indispensable complément.

*

En en développant l'enseignement l'Etat ne susciterait pas plus de fausses vocations que n'en provoque l'enseignement littéraire. Il semble même qu'une nation mieux instruite du dessin saurait mieux décourager les vocations que ne justifient ni le génie, ni cette sorte d'application farouche qui y supplée. Et vraiment notre Parnasse artistique a grand besoin, sinon d'un législateur, du moins d'un concierge.

GUILLAUME JANNEAU.

Grammaire

On lit, paraît-il, dans le *Bulletin*, tantôt « des Courbets, des Cézannes, » et un de nos lecteurs blâme ces *s;* tantôt « des Courbet, des Cézanne », et un autre blâme leur absence. Cependant qu'un troisième, soucieux d'unité, nous conjure d'adopter un parti.

La grammaire de Brachet et Dussouchet, après avoir déclaré que les noms de personnes ne prennent pas la marque du pluriel, ajoute :

« Mais ils la prennent :

« 1° . . . 2° . . . 3° Quand on emploie le nom de l'auteur pour « désigner ses ouvrages. Ex. : J'ai plusieurs Virgiles dans ma biblio- « thèque. Ce musée possède des Raphaëls, des Poussins. »

Ainsi le second de nos censeurs est d'accord avec les grammairiens.

Mais le premier a pour lui l'usage, du moins l'usage récent. On constate que la plupart des critiques d'art ou des correcteurs d'imprimerie tiennent pour la forme invariable. Ils se disent peut-être que, si M. Brachet, au lieu d'exemplaires de Virgile, avait eu des exemplaires de Gérard de Nerval, M. Dussouchet lui-même eût hésité à écrire : « Mon collaborateur a plusieurs Nervaux dans sa bibliothèque. »

Dans ces conditions, le *Bulletin* renonce à avoir une doctrine. Chaque rédacteur orthographiera à sa guise, et nos lecteurs continueront à lire tantôt « des Giottos, des Guardis, » selon le vœu des grammairiens, tantôt, contre leur vœu, « des Manet, des Seurat, des Bonnard ».

L'Ogre et le Petit Poucet (Carton de tapisserie, par Jean Veber).

Le Musée des Gobelins

L'ancien musée des Gobelins, construit à la veille de l'exposition de 1878, n'était qu'un édifice provisoire : une galerie de 30 mètres sur 6, que suivaient trois pièces peu spacieuses. On vient d'inaugurer le musée définitif. Les Gobelins y gagnent-ils? Il est l'œuvre de l'architecte Formigé, dont la réputation est grande. Gustave Geffroy écrivait, en 1911 :

« Formigé va ériger enfin un musée des Gobelins qui sera l'œuvre rêvée par sa vie d'artiste. Il a manifesté son savoir par des œuvres d'archéologie, terminé la décoration intérieure de l'Hôtel-de-Ville, laissée inachevée par la mort de son maître Ballu, dressé, avec infiniment de sobriété et un juste sentiment, le Columbarium et le Crématoire du Père-Lachaise; il a été un brillant décorateur d'exposition universelle, il est l'architecte des promenades de Paris, mais le voici appelé à élever un monument à l'art et au travail de la France, en plein faubourg de Paris; son savoir et son adresse nous assurent qu'il sera à la hauteur de sa tâche. »

Geffroy ne lui faisait-il pas un trop large crédit? Aujourd'hui la tâche est accomplie, qui fut le rêve de la vie de M. Formigé, et voici devant nous le nouvel édifice. Or, il semble pour le moins insuffisant. Il est mal approprié à sa destination spéciale. Il pourrait être une gare des Gobelins, mais il ne sera jamais qu'un détestable musée des Gobelins, dont les murs doivent se revêtir des tapisseries anciennes

et modernes sorties de l'illustre manufacture. Il ne permettra pas, tant il est exigu et mal aménagé, de sortir enfin du Garde-Meuble, où elles ne sont visitées que par les mites, les grandes séries de tapisseries exécutées au XVII[e] siècle, et notamment celles de l'*Histoire du Roi* et de l'*Histoire d'Alexandre*, tissées d'après les cartons de Charles Le Brun; celles aussi qui, au XVIII[e] siècle, développèrent les conceptions ornementales d'un Claude Audran, d'un Charles Coypel, d'un Charles Parrocel.

Dix-septième siècle, dix-huitième siècle : Pour l'art des Gobelins, deux périodes fécondes, et que cent années stériles vont suivre. Sous la Restauration, sous Louis-Philippe, sous le Second-Empire, la tapisserie n'est plus que banale copie de tableaux, et les maîtres authentiques ne sont pas admis parmi les fournisseurs de modèles. Gustave Geffroy a pu écrire : « On a laissé de côté Eugène Delacroix, décorateur de la galerie d'Apollon, de la chapelle des Anges, à Saint-Sulpice, de la bibliothèque de la Chambre des députés. Et Corot, aussi grand peintre de figures que grand paysagiste... Et Millet n'aurait-il pas, dans sa solitude de Barbizon, conçu des pages, avec les travaux des champs, qui auraient formé le plus grave et le plus harmonieux poème des Heures et des Saisons?... L'absence de Puvis de Chavannes est aussi à jamais regrettable. Quant aux maîtres de l'école impressionniste, Claude Monet, Degas, Renoir, si aptes à cette décoration par la tapisserie, il n'en fut naturellement pas un instant question, pas plus que de Cézanne, peintre d'admirables « verdures » s'il en fût. »

Malheureusement, le siècle vingtième n'a pas encore eu le temps de renouer, ou plutôt de renouveler la grande tradition décorative de la tapisserie, les Gobelins ayant dû compter, d'abord, avec le programme arrêté par M. Dujardin-Beaumetz, et le musée ne peut nous montrer en ce moment qu'une production contemporaine souvent bien médiocre, que rehaussent fort heureusement des ouvrages d'après Claude Monet, Odilon Redon et quelques jeunes artistes, comme Gondouin ou Robert Bonfils. La tapisserie d'après le carton de Jaulmes, *Le Départ des troupes américaines*, commandée par M. d'Estournelles de Constant, et qui est en voie d'achèvement, y sera sans doute exposée à la fin de l'an prochain.

T.

L'exposition des arts techniques de 1924

IV. — La participation des artistes.

Ainsi, le conflit d'intérêts qui divisait les inventeurs de modèles et les éditeurs, s'apaise et se résout. Les contrats établis en commun par les chambres syndicales d'artistes et d'industriels vont dissiper les derniers malentendus qui pourraient subsister dans l'esprit des adversaires réconciliés. Sans doute, il reste à appliquer le régime nouveau; il est toutefois important qu'après examen contradictoire, les personnalités autorisées aient conclu à la nécessité d'une collaboration.

Peut-être les industriels n'accordent-ils à la thèse des artistes qu'une adhésion toute morale ; ils prévoient et définissent bien les droits et les devoirs des parties contractantes : mais jugeant trop onéreuse l'étude des modèles mordernes, ils ne contractent point. L'accord cependant n'est pas illusoire. Il sied de faire crédit aux hommes qui, voici quelque dix ans, n'eussent point daigné envisager même l'accord aujourd'hui signé. L'industrie n'est pas aventureuse; elle hésite à jouer ses destinées. Mais un fait nouveau va l'y déterminer : convertis, les « grands magasins » vont fabriquer « du moderne ».

Déjà les *Galeries Lafayette* avaient chargé M. Maurice Dufrêne de diriger leur production. Aujourd'hui même, au *Bon Marché*, M. Paul Follot prend possession d'un service analogue.

*

« ... Je me réjouis, nous déclare le maître décorateur, de pouvoir appliquer enfin les leçons d'une expérience acquise dans le laboratoire. On impute, aux artistes, une volonté d'isolement. Constamment au contraire nous avons souhaité et sollicité le concours de l'industrie. C'est elle qui nous écartait. Si nous avons dû nous limiter à la production de grand luxe ou du moins d'exception, c'est faute de pouvoir étudier des modèles d'édition.

« L'industrie seule peut produire en série; encore lui faut-il disposer des moyens de diffusion que seul possède le grand commerce. Il faut, par les représentants, les commissionnaires, les vendeurs, les étalages, persuader la clientèle. Celle-ci est à créer. Comment un public à qui l'on conseillait uniquement les modèles dits de style, « demi Louis XV » et « demi Louis XVI », pourrait-il préférer spontanément des formes qu'il n'a jamais vues ? Mais on ne fera croire à personne que la jeune femme curieuse de colifichets et de tissus à la mode,

profondément et instinctivement moderne, soit, par préjugé, hostile aux expressions d'un goût et d'une tendance qui sont ceux de son temps. A la vérité, les formules modernes vont atteindre une clientèle immense, il suffit de ne point la rebuter. »

— Mon programme? sourit-il. Volontiers. Dans toutes les techniques, depuis la pièce unique jusqu'au plus modeste objet d'usage, l'atelier dont la direction m'est confiée créera des modèles d'art appliqué moderne. Nous étudierons le problème dans sa totalité. Nous chercherons à établir, aux prix les plus réduits, des choses bien faites, car la clientèle française veut être respectée et n'admettrait pas d'être abusée par la modicité d'un prix que seule expliquerait la médiocrité du travail. Nous prétendons évincer toute « camelote » — révérence parler. Nos modèles modernes voisineront, dans les « rayons », avec les anciens : le public les y verra, et choisira ».

Mais une question s'impose : la production de cet atelier moderne portera la marque d'un seul talent ?

— J'avais eu le même scrupule, nous répond l'artiste, mais conformément au désir qui m'a été formellement exprimé, le *Bon Marché* prétend avoir sa marque originale; d'ailleurs il ne s'interdit pas d'acquérir, le cas échéant, des modèles étrangers. Sa règle sera celle-ci : réaliser des objets qui « tiennent » à côté des anciens; rester Français par l'équilibre, l'ordonnance, la logique, la clarté. Le domaine est très vaste. »

M. Paul Follot est homme à le parcourir en triomphateur. Il est peu d'expressions de l'art décoratif dont il n'ait point tâté. Il est architecte, son petit hôtel de la rue Schœlcher, élevé sur ses plans et décoré par lui-même, en porte témoignage. Ses meubles sont quasiment célèbres. Il a composé des bijoux et des tapis, des tentures et des verreries. Pour Wedgwood, il a dessiné toute une suite de modèles. Dans son cœur, il est statuaire, d'où son respect des beaux volumes.

« Il est dans la tradition française, observe-t-il, que les artistes créent les modèles industriels. A qui la tapisserie, l'orfèvrerie, qui sont de beaux métiers, demandaient-elles jadis leurs maquettes? aux artistes ou aux architectes, à Du Cerceau, à Lebrun, à Pigalle, à Oppenard, à Percier ; c'est aux moyens techniques de s'adapter à l'idée, et non pas à celle-ci d'obéir. C'est pareillement à l'imagination des artistes qu'on faisait, autrefois, appel quand il fallait organiser carrousels, entrées solennelles et fêtes corporatives. Il serait désirable qu'il en

allât aujourd'hui de même et qu'on nous admît à prendre une part directe, essentielle, initiale, à l'élaboration des projets qui se réaliseront en 1924. »

⁂

...« Oui, confirme M. Paul Follot, nous nous flattons d'apporter, si l'on nous y convie, les utiles avis de notre expérience de ces choses, bref, une collaboration au commissariat spécial et au service d'architecture. Il va sans dire que l'un comme l'autre ont toute notre confiance. Mais les intérêts de l'art décoratif français vont se jouer en 1924 et, qu'on nous permette cette prétention, l'art décoratif français est notre œuvre. Nous sommes heureux et fiers que l'industrie, aujourd'hui, nous donne raison en adoptant nos vues. Mais enfin nous sommes les créateurs de l'art appliqué moderne et chaque jour nous le créons encore. Peut-être sommes-nous fondés à parler en son nom? Auteurs du premier projet, fondateurs de la première commission d'études, écartés de la commission qui choisit, naguère, l'emplacement où se tiendra l'exposition de 1924, les artistes décorateurs modernes ont vu préférer l'Esplanade des Invalides à la zone déserte du Parc des Princes, où ce n'est pas en matériaux d'exposition, staffs et toiles peintes, mais en matériaux définitifs qu'ils eussent pu réaliser enfin l'esthétique moderne, avec le concours financier des propriétaires et des entrepreneurs. Nous convenons qu'on peut défendre avec apparence le choix de l'Esplanade : mais nous l'acceptons comme on consent un sacrifice à l'intérêt général.

« Nous avons fait, en forçant la résistance des routines, la preuve d'une certaine clairvoyance. Nous estimons communément que l'exposition de 1924 n'atteindra le but qu'elle se propose, et qu'elle n'imposera au public international l'autorité du génie français, qu'à condition d'être hardie, audacieuse et *jeune*. Nos rivaux étrangers vont manifester ici leurs tendances les plus neuves, persuadés d'éveiller de fécondes curiosités et de répondre au besoin de clarté et de raison qu'éprouve le monde moderne. Qu'allons-nous leur opposer ?

« Il importe que nous manifestions une volonté et non pas une sorte de compromis entre deux tendances contraires. Les hommes qui sont en possession de réaliser matériellement l'art moderne doivent être entendus : non plus quand il s'agira de loger quelques objets dans des alvéoles dessinées par avance, mais dès l'établissement des plans originels ; donc, non pas en 1923, mais dès maintenant.

« En vérité, conclut M. Paul Follot, s'il s'agissait pour les artistes décorateurs de prendre part à l'une de ces expositions où l'on n'engage que soi, nous ne réclamerions aucune responsabilité. Mais il en va tout autrement. Non seulement l'avenir, mais le passé de notre art décoratif sont l'enjeu de l'exposition de 1924; or, ce passé est notre œuvre... Nous l'avons créé au prix de nos efforts, de nos expériences, de nos sacrifices. Il nous appartient : qu'on nous permette de le défendre.

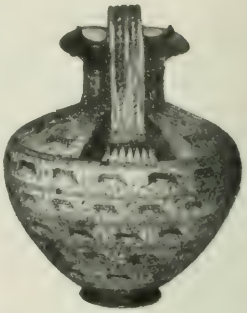
G. J.

Vases Rhodiens (Musée du Louvre).

Un corpus des vases antiques

C'est encore une entreprise antérieure à la guerre qui se réalise aujourd'hui. Une « Union académique internationale » s'était fondée avant 1914. Elle se proposait d'associer à de vastes travaux qu'on prévoyait, toutes les nations civilisées. Mais la guerre avait interrompu la mise en œuvre. L'Union s'est reformée depuis 1918 avec de nouveaux projets, par exemple l'établissement d'un nouvel et plus complet glossaire latin du moyen âge, formidable étude qui entraîne la révision philologique de tous les textes antérieurs à la *Chanson de Roland*.

De même, l'Union académique internationale a conçu le dessein de publier un *corpus* de la céramique antique. Il n'est pas un musée du monde qui n'en possède quelque pièce capitale : d'autant plus intéressante qu'une céramique est une œuvre unique. Dans son *Catalogue des vases peints du Louvre*, M. Edmond Pottier, conservateur du musée, observe en effet qu'il est sans exemple qu'un décorateur hellène ait usé du « poncif » ; chacune des compositions, fût-elle une réplique, est une œuvre originale, et il est même extrêmement rare que les potiers grecs aient fait une paire de vases.



Vase Rhodien.

Pour l'histoire de l'art, pour l'étude d'une civilisation dont cette indépendance de goût même atteste la délicatesse, un monument tel que ce recueil est évidemment nécessaire. C'en est fait : le *corpus* va se publier : M. Edmond Pottier, que l'Union académique internationale a chargé d'en diriger l'établissement, a bien voulu nous en exposer le programme et la méthode.

« L'habileté de nos photographes et de nos « clicheurs » phototypistes a triomphé des objections qu'on opposait, non sans apparence, nous confie le savant, à ce projet de publication. Il est très difficile de déjouer les effets de la lumière qui offusque le décor peint sur la rotondité des vases. D'autre part, l'émulsion de la plaque sensible est pareillement impressionnée par le noir et le rouge, qu'on sait qui « vient » en noir. Nos photographes ont toutefois résolu ces problèmes techniques. Et nos phototypistes ayant découvert le moyen d'obtenir du cliché photographique des détails que l'épreuve sur papier même rend moins nettement, il a suffi que l'Union vît les planches d'essai pour qu'elle abandonnât ses craintes.

Actuellement, elle comprend les nations alliées et la plupart des neutres d'hier, chacune étant représentée par deux délégués. Elles feront chez elles et par elles la publication des monuments qu'elles conservent ; seulement une méthode unique s'appliquera, sous une direction unique, que l'Union a bien voulu remettre au représentant de la France. Voire, quelques-unes des nations collaboratrices, reconnaissant la supériorité de nos praticiens phototypistes, nous confieront le soin d'exécuter leurs planches : le Danemark, notamment, qui publiera son texte en français.

« Quatre langues seront seules admises : le français, l'anglais, l'italien et l'allemand. Les textes, d'ailleurs, seront de précises mais sommaires notices : des indications documentaires, la substance d'une fiche. Nous voulons fournir aux chercheurs une documentation méthodiquement classée, et non un ouvrage didactique. Nous n'hésitons pas à multiplier sur une même planche le nombre des reproductions : il advient même que leur confrontation soit plus instructive et définisse mieux un style que leur isolement. Toutefois, certains clichés de détail,

choisis, compléteront, sur la plupart des planches, l'enseignement des objets eux-mêmes.

« Il va sans dire qu'un même plan de travail sera suivi par toutes les nations adhérentes à l'Union. Les cotes conventionnelles adoptées pour les différentes provenances, pour les grandes divisions et pour les styles des monuments seront les mêmes et faciliteront la consultation du *corpus*. La France va donc publier son premier fascicule. Le Danemark et la Hollande préparent les leurs. L'Italie va suivre. Mais l'Angleterre, ainsi que les Etats-Unis, sont obligés d'ajourner leur travail...

— ?

— Faute de crédits... »

G. J.

Cadmus combattant le Dragon.
(Vase Cyrénéen. — Musée du Louvre)

Courbet d'après ses lettres

A l'historiographie de Courbet, d'utiles contributions ont été fournies dans ces dernières années : le curieux recueil de caricatures qu'avait composé M. Charles Léger (P. Rosenberg, édit.) paraît bien la dernière en date. Voici que notre confrère et collaborateur M. Pierre Borel révèle, dans un excellent petit livre, *le Roman de Gustave Courbet* (Edit. Sansot, R. Chiberre), une correspondance inédite pleine d'intérêt, et qui éclaire quelques épisodes importants de la vie du maître. La légende du *déboulonnage* de la Colonne, vivace comme toutes les légendes, a bien la mine de recevoir enfin le coup mortel. La rupture avec le gouvernement officiel du « gouvernement de Courbet » nous est contée par le peintre lui-même, dans une lettre à M. Bruyas : les relations mêmes du maître — et des autres — avec le noble amateur montpelliérain constituent la trame du récit.

N'eût-il publié que les lettres de Courbet relatives à son *Atelier*, M. Pierre Borel eût apporté sur le génie du maître les plus utiles renseignements : « J'intitulerai cela : *première série*, car j'espère faire

passer la société dans mon atelier, faire connaître et aimer mes propensions et mes répulsions, écrit le peintre. J'ai deux mois et demi pour l'exécution et il faudra encore que j'aille à Paris faire les *Nus*, bien que tout compté, j'aie deux jours par personnage ? Dans une autre lettre : « Mon portrait est arrivé de Francfort, confie le maître à M. Bruyas. J'ai été frappé en le voyant. C'est le portrait d'un fanatique, d'un ascète, c'est le portrait d'un homme désillusionné des sottises qui ont servi à son éducation et qui cherche à s'asseoir dans ces principes. J'ai fait dans ma vie bien des portraits de moi, au fur et à mesure que je changeais de situation d'esprit : j'ai écrit ma vie, en un mot... »

Les carnets d'Henri-Edmond Cross. — III.

LE VOYAGE DE VENISE

[*Cross part au début de juillet 1903. Par Lucerne et le S. Gothard, il arrive à Milan le 4; il est à Vérone le 5, et le 6 à Venise, où il reste cinq semaines. Les tableaux vénitiens qu'il peindra à son retour sont : Canal de la Giudecca (temps d'orage), Barque à voiles sur le canal de la Giudecca, Régates, Ponte Moro (rio Grimani), Rio di Noale, Soleil couchant sur la lagune, S. Giorgio Maggiore, Rio S. Trovaso, Ponte S. Trovaso, Grand Canal et palais da Mula, Voiles près de Chioggia, Ponte Lungo, Vue du bassin de S. Marc, Murano, Dans la lagune.*]

Je prie Scamparin de nous mener devant certaine fabrique (entrepôt de bois) dans la lagune à l'entrée du Cannaregio pour y revoir des reflets rouges dans l'eau.

Le gondolier nous fait passer par l'étrange ghetto — les canaux du ghetto — puis par des canaux bordés d'entrepôts de pilotis, les supports de Venise, et de fermes, — un petit aspect de ruisseau du nord de la France.

Aquarelle devant la maison rouge, mais l'effet est détruit par une légère brise constante.

Rentrée par le Cannaregio... Nous côtoyons une série de gondoles de prisonniers.

Le 27 juillet.

...Devant l'église S. Simeone Piccolo au dôme vert, la gondole corbillard et d'autres gondoles avec le felze frangé d'argent attendent à quai. Les croque-morts aussi malpropres qu'en France sont assis ou vautrés dans la barque, leurs vêtements sobrement galonnés d'argent.

Le 31 juillet.

Belles silhouettes sur le canal.

1. Gondoliers tout blancs (Pierrots) par temps couvert.
2. Femmes en couleurs claires.
3. Charbonniers en plein soleil ou par temps couvert.

Dans aquarelles, en général effet ombre et lumière pas assez écrit. La plus grande liberté pour toiles vis-à-vis de ces aq. Imagination, ordonnance, couleur, pureté, luminosité, orchestration des valeurs.

Le 2 août.

...A 10 h., Académie. Revu particulièrement la Vierge montant les degrés du temple; la salle des Carpaccio admirable dans son unité (Ste Ursule) et la salle de Gentile Bellini, — Venise dans son aspect extérieur n'a guère changé depuis le XVI[e] siècle.

Dans la salle des primitifs, — l'ange agenouillé tenant une branche de lis, dont Signac m'avait autrefois envoyé une photographie qu'il attribuait à Vivarini ; le tableau merveilleux est signé Bernardo Parentino.

...En passant, les Canaletto et surtout deux exquis petits Guardi sur le même panneau que cet immense plafond d'une habileté de mauvais goût de Tiepolo.

Je passe rapidement dans la salle des Bassan que j'ai en horreur. Les Longhi ne m'ont guère intéressé au point de vue pictural.

La sculpture de Canova d'un mouvement très beau.

...Je m'arrête encore devant la merveilleuse *Visitation* de Véronèse, les Tintoret, le *Repas chez Simon*. De près, l'architecture de ce tableau semble faite, comme teintes, de cadmium pâle, cadm. clair, cadm. orangé, dans lesquels se glissent des roses, des verts légers...

Le 6 août.

...Venise est comme la vie... Toutes les nuances, depuis la gravité assise jusqu'à la plus inepte frivolité. Et l'architecture admirablement

variée et vivante est comme le prolongement vers le ciel de cette vie intense, de ce maximum de vie, donnée par ces canaux aux reflets infinis. Cet été à Venise, des trois choses, le ciel, l'architecture, l'eau, c'est le ciel qui m'a paru (presque implacablement azuré pendant ce beau mois de juillet) le plus dépourvu de vie. C'est le renversement de toutes nos habitudes visuelles.

Le 8 août.

...Et sous la voûtes des ponts reflétée, ce sont des infinités d'hexagones de lumière vive qui se croisent, se mêlent, se déforment, renaissent d'eux-mêmes incessamment.

...Le quai des Esclavons tout doré du soleil de 4 heures. La note gaie des marins vêtus de blanc qui sortent des torpilleurs à quai. A droite, le bassin de S. Marc sillonné par les petits vapeurs du Lido et S. Giorgio d'une adorable teinte rose et or. Dans le fond la masse touffue du Jardin public, puis les maisons roses dans la verdure du Lido.

Le 9 août.

Matin... En l'honneur du nouveau pape, beaucoup de fenêtres pavoisées : des drapeaux, de riches tentures de soie rouge ramagées d'orange et de jaune, des tapis et même des descentes de lit tout simplement...

Au Musée civique, dans une petite salle sont exposés des croquis et études dessinées de Tiepolo, habiles et embêtants comme sa peinture (d'une habileté vulgaire), de Canaletto, aussi assommant par sa sécheresse et sa préoccupation d'une architecture minutieusement exacte que Guardi l'est peu. Celui-ci, avec ses croquis au bistre, ses notations à l'encre de barques, de gondoles, de foules grouillantes sur les quais de Venise, est plein d'imagination, de charme et d'esprit auprès du froid et linéaire Canaletto — et n'est pas moins documentaire... Les deux Vénitiennes de Carpaccio sont comme une vision de cauchemar.

Carpaccio. — Courtisanes au balcon.
(Museo Civico. — Cliché Alinari.)

La Curiosité

N'était la troisième vente Kahnweiller, qui se fera le 4 juillet, salle 7, la saison pourrait être considérée comme close. La dernière vente de juin aura été, hier, celle des tableaux et dessins anciens du séquestre Alfred Strolin. Encore était-elle d'importance bien secondaire. A l'exception d'une peinture de Ferdinand Bol, d'une sanguine de Fragonard et d'un crayon de Portail, tout y était attribution ou classement anonyme sous la facile dénomination d'« école » anglaise, espagnole, hollandaise, française. D'autre part, la vente Cécile Sorel, qui devait agrémenter les derniers jours de ce mois de juin, a été remise à plus tard — à novembre ou décembre, nous dit-on. D'ailleurs, elle ne sera pas sujet d'émotions d'art bien vives. Célimène a pour portraitiste François Flameng, et ceci est un critérium. Elle possède, il est vrai, de curieux meubles anciens.

En somme, c'est à la vente Jules Chavasse, le 22, qu'aura été tiré le feu d'artifice de clôture. On sait déjà, par les échos de la presse quotidienne, que la *Jeanne Samary* de Renoir, pastel, a été adjugée 74.000 francs, ce qui, avec les frais, en représente 87.000. Beau prix, certes, mais qui, marquant un Renoir, est trop normal pour avoir causé la moindre surprise. Et tous les autres numéros du catalogue ont été l'objet d'enchères visiblement supérieures aux estimations de M. Jos Hessel.

Le lendemain, galerie Georges Petit, on dispersait les remarquables tableaux anciens du séquestre Magin. M. Kleinberger a obtenu pour 62.000 francs, sur demande de 80.000, l'admirable Cuyp, qui avait été payé 160.000 à la vente Maurice Kann, en 1911. Ce grand morceau d'un très grand maître méritait mieux. Le François-Hubert Drouais est allé à 97.000 francs, acquis par M. Wildenstein. Le si lumineux Van Goyen, *Vue de Rhenen*, a fait 30.500 francs.

*

Et si, à présent, nous embrassons l'ensemble de cette saison de ventes, d'octobre à juin, nous constatons qu'en dépit du marasme des affaires, ces neuf mois, janvier faisant exception, ont été particulièrement animés. Vente, en octobre, de l'atelier Cross; en novembre, de la collection du docteur Soubies, suivie de la seconde vente Kahnweiller; en décembre, séquestre Worch, collection Gaston Le Breton,

estampes Marcel Guérin, estampes Engel Gros; en février, séquestre Wendland, collection de Reiset, collection du notaire Segond ; en mars, les ventes Leenhardt et Alfred Savoir; en avril, celles de la collection de Lainsecq et du séquestre de Villeroy; en mai, celles de la collection Pierre Bazille, de la marquise de Ganay, de Mme veuve Michel Pelletier, de Mme Thaw, des collections Alfred Susmann et Thorne. Pourrait-on citer beaucoup d'années, même d'avant guerre, qui aient été plus copieusement remplies que celle-ci?

T.

Ici...

LES PRIX DU SALON

Le Conseil supérieur des Beaux-Arts a procédé, conformément au rite annuel, à l'attribution du prix national et des bourses de voyage. Celles destinées aux peintres sont allées : à MM. André Strauss, Inguimberty et Julien; les trois bourses de sculpture à MM. Forestier, Traverse et Dropsy. Mais M. Traverse étant lauréat d'un prix Blumenthal, le Conseil l'a remplacé par M. Paupion. Enfin MM. Labro et Bayonne ont obtenu les deux bourses d'architecture; M. Dufour celle de gravure, et M. Capon celle d'art décoratif.

LE COMITÉ DES ARTS TECHNIQUES DE LA SEINE

M. Autrand, préfet de la Seine, vient de provoquer la création du Comité technique de la Seine, émanation du Comité central technique fonctionnant à la Direction des Beaux-Arts. Le bureau est composé comme suit : Président : M. François Carnot, président de l'Union centrale des Arts décoratifs et de la Fédération française des Sociétés d'Artistes; vice-présidents : MM. Dausset, sénateur; Paul Steck, inspecteur général des arts appliqués; Mmes Paquin et Lanvin; secrétaire général : M. Henri Clouzot, conservateur du musée Galliéra; secrétaire général adjoint : M. Dilly; trésorier : M. André Bouilhet.

Trois commissions ont été constituées : M. Lefèvre, directeur de l'Enseignement de la ville de Paris, présidera celle de l'Enseignement; M. Goumain, président de la Chambre syndicale de l'Ameublement, celle de Législation. Pour la commission des musées, expositions et propagande, la présidence, votée par acclamations, en a été décernée à M. Henry Lapauze, conservateur du Petit-Palais, directeur des deux

revues, la *Renaissance de l'Art* et la *Renaissance politique, littéraire et artistique*, le critique d'art éminent.

SOUS LA COUPOLE

Un écrivain charmant, un poète délicat, un historien d'art sagace et curieux, M. Pierre de Nolhac, succède au philosophe Emile Boutroux dans l'Académie Française. Depuis la guerre, M. de Nolhac avait remplacé, à la conservation du musée Jacquemart-André, le regretté Emile Bertaux. Mais pour le monde lettré, le nom du nouvel immortel est lié à celui de Versailles. M. de Nolhac fut, non seulement le conservateur, non seulement l'historien, mais le confident et l'évocateur de l'illustre palais. Vingt ouvrages, d'ailleurs excellents, substantiels autant qu'élégants, attestent la connaissance profonde et judicieuse qu'il a d'une époque et d'un monde bien faits pour attacher cet esprit distingué. M. de Nolhac n'en est pas moins un humaniste fervent. Ses études sur la Pléïade, et sur les influences latines au seizième siècle font justement autorité. Tout récemment, M. de Nolhac a publié ses *Souvenirs d'un vieux Romain*. Docteur ès lettres, il est, en effet, ancien membre de l'Ecole française de Rome et garde l'amour du célèbre établissement que, provisoirement, dirige l'ancien lieutenant de M. de Nolhac à Versailles, M. André Pératé.

ART COLONIAL

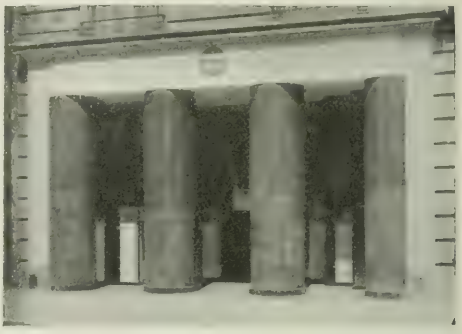
Les différents bureaux des Artistes Français, de la Société Nationale des Beaux-Arts, et la Société Coloniale des Artistes Français, réunis sous la présidence de M. Louis Dumoulin, ont attribué les différents prix coloniaux décernés annuellement par la Société Coloniale.

Ont été décernés : le Prix de l'Indo-Chine à M. Ponchin, peintre; le Prix du Maroc à M. L'Hoest, statuaire; le Prix de l'Afrique Occidentale française à M. Antoni, peintre ; le Prix de l'Afrique Equatoriale Française à M. Thomas-Cartier, sculpteur; le Prix de Madagascar à M. Mariel, peintre; le Prix de la Compagnie Transatlantique à M. Chauvet, sculpteur; le Prix de la Compagnie de Navigation Paquet à MM. Vicaire, peintres, pour 1922; le Prix de la Compagnie de Navigation mixte à M. Popineau, sculpteur.

En outre, le Prix de littérature a été décerné à M. Maurice Le Glay; le Prix d'archéologie à M. Armand Bel; le Prix d'art décoratif a été partagé entre Mme Céline Lepage, statuaire, et M. Rumèbe, céramiste; et celui d'architecture entre MM. Olivier et Wuelffeff.

UNE BOUTIQUE MODERNE

Un souci, timide encore, d'innovation commence à se manifester dans l'aspect des boutiques de Paris. Signalons, récemment ouverte, la librairie de la Sirène, 30, rue de La Boëtie. Sa façade et son aménagement sont l'œuvre de l'architecte Patout. Le verre a, dans le dispositif de ce magasin une importance dominante. Caractère peu marqué dans la photographie ci-contre, laquelle incitera pourtant à visiter ce curieux local.



LES EXPOSITIONS

On visitera au cours de cette quinzaine :

Au musée des Arts décoratifs, l'exposition du *Décor de la vie sous le Second Empire* (clôture le 10). — Jusqu'au 5, galerie Bernheim-Jeune, l'exposition *Joseph Pankiewicz*, puis une exposition de *peintures et aquarelles modernes*. — Galerie Georges Petit, l'exposition *Martha Walter*. — Jusqu'au 8, galerie Barbazanges, le *Nouveau Salon*. — Galerie Weill, 46, rue Laffitte, l'exposition d'un groupe : *Hayden, Herbin, Irène Lagut, Metzinger, Severini, Survage*. — Galerie Marcel Bernheim, 2 *bis*, rue Caumartin, l'exposition de 80 œuvres de *Berthe Morisot*. — Galerie Terrisse, 94, boulevard Haussmann, l'exposition *Jean-Gabriel Domergue*. — Galerie Durand-Ruel, 16, rue Laffitte, l'exposition *Dorothy Varian*. — Galerie Marcel Guiot, rue Volney, l'exposition de *lithographies romantiques*.

Au Musée céramique de Sèvres, la *4e Exposition de céramique moderne*.

A Beauvais, une Exposition de *tapisseries et soieries anciennes* (Manufacture nationale), et l'exposition de *céramiques d'Auguste Delaherche* (Hôtel-de-Ville), l'une et l'autre organisées par M. Jean Ajalbert.

A Bruxelles, le *Salon de la Société royale des Beaux-Arts*, consacrée aux artistes étrangers. (Citons parmi les peintres français : Albert Besnard, Pierre Bonnard, Matisse, Vuillard, K.-X. Roussel, Signac, Lebourg, Jacques-Emile Blanche, Asselin, Dufy, Charles Dufresne, Charreton, Desvallières, Maurice Denis, Raffaëlli, d'Espagnat, Flandrin, Lebasque, Friesz, Charles Guérin, Girieud, Jaulmes, Laprade, Lhote, Louis Legrand, Marquet, Manguin, Ottmann, Vallotton, Lucien Simon, Vlaminck, Camoin, Louis Charlot, Mme Marval. Parmi les sculpteurs, Bourdelle, Jean Boucher, Bouchard, Desbois, Maillol, Landowski.)

A Gand, le *Salon de la Société royale pour l'Encouragement des Beaux-Arts*.

...et ailleurs

Monet. — Saardam (Staedelsches Kunst-Institut).

L'ART FRANÇAIS A FRANCFORT-SUR-LE-MEIN

Le musée Staedel (fondation du banquier Staedel, contemporain de Gœthe) s'est agrandi d'un bâtiment, qui, commencé en 1914, interrompu alors, vient d'être inauguré. On a transporté dans les salles nouvelles les tableaux de ce siècle-ci et du dix-neuvième, notamment les tableaux français acquis entre 1906 et 1914 par le Dr Swarzenski, l'homme de goût et d'entreprise qui continue à diriger ce « Kunst-Institut. »

Outre les œuvres de Corot que Francfort possédait depuis longtemps, on trouve là trois Corots d'Italie provenant des ventes Dollfus et Rouart ; divers paysages de Courbet et sa Vague de la collection Van Eghem ; un grand Henri-Edmond Cross (Jardin avec figures, Antibes) ; des Musiciens à l'orchestre, huile de Degas ; une Fantasia marocaine de Delacroix (1833) ; de Van Gogh une Chaumière (période hollandaise) et un portrait du Dr Gachet ; de Manet, la Partie de crocket (1873) ; de Millet, un portrait d'homme (1846) ; de Monet, le grand Déjeuner de 1868 et le Saardam reproduit ci-contre; deux Renoirs, dont le Déjeuner de 1879; un Puvis, un Sisley...

Ainsi la partie nouvelle de la galerie Staedel n'est pas indigne de la vieille partie, où pourtant s'exposent le David jouant de la harpe devant Saül et le Triomphe de Dalila de Rembrandt, l'Astronome de Vermeer, d'excellentes statues des écoles d'Augsbourg, de Hollande et de Bourgogne, la plus éloquente copie romaine de l'Athéna perdue de Myron, un nu flexueux de Cranach et cette Florentine à la couronne de buis sur qui Huysmans si complaisamment tartina.

QUESTION

A la vente de la marquise de Ganay figurait un certain portrait de *lady Mary Douglas*, par Reynolds, dont l'acquéreur voulut garder l'incognito. Le prix de 176.000 francs fit penser qu'un amateur d'outre-Atlantique seul... il n'en est rien. Nous croyons savoir que le Reynolds est en Belgique, chez un grand ami des musées, et qu'il y est fort bien. Voilà un exemple qui sera suivi.

LE PASSEPORT ARTISTIQUE

The Imperial Arts League (Grande-Bretagne) vient de créer un véritable passeport artistique sous la forme d'une carte d'entrée aux musées, carte qui dispense de tout débours le porteur, lorsqu'il se présente au musée à l'un quelconque des jours payants. Les artistes, les écrivains d'art peuvent obtenir cette carte. Il est intéressant de remarquer que l'Italie a reconnu la valeur de cette *tessera* et qu'il suffit de la montrer à l'entrée des musées italiens pour obtenir la libre entrée. L'indication peut être utilement méditée, nous semble-t-il, par l'administration de nos musées et notre direction des Beaux-Arts. Il serait précieux à beaucoup d'artistes et de critiques français, visitant l'Italie, de posséder une carte analogue, qui leur faciliterait leur travail.

REVUE DES REVUES

RAZA ESPANOLA (Madrid, n° 39), publie un fort curieux article de M. Augusto L. Mayer, sur *le dualisme dans l'art espagnol*. L'auteur considère l'antagonisme des points de vue qui, chez l'artiste iberique, suscitent la création, soit d'une part, le naturalisme, la représentation du monde tangible, la notation exacte, la réalité, et, d'autre part, la Conception fantastique, la vision, le mystère et la « note magique ».

Ainsi chez Velasquez met-il en contraste la très positive vierge de l'*Adoration des Rois*, et l'aristocratique « Reine du ciel » qui paraît dans la *Coronation de la Virgen*. De même trouve-t-il de ces frappants contrastes chez Murillo, tout à coup visionnaire et réaliste. La « note magique » est fournie par le Greco, la note naturaliste par Goya, pris comme chefs de file.

THE STUDIO (Londres, 15 mai(, rend compte de l'exposition de la « Société de peinture murale de New-York. » Seize artistes ont présenté des modèles réduits, très suffisants à démontrer l'intérêt d'un groupement spécial, où, en marge des décorateurs de toutes techniques, les « Muraux » feraient leurs preuves personnelles. Cet essai, fécond en résultats, sera renouvelé périodiquement. Les reproductions publiées par THE STUDIO prouvent avec éloquence que dans nos sociétés d'artistes décorateurs, une section de ce genre apporterait des éléments vivants et certainement neufs.

PASCAL FORTHUNY.

Paroles

LE PORTRAIT.

C'était aux dernières années du régime tsariste. Ossip Ossipovitch Apraxine, aujourd'hui général dans l'armée rouge, servait comme sous-lieutenant aux tirailleurs de la Famille impériale quand son père, aide-de-camp de Nicolas II, mourut.

Accompagné de sa sœur Agripina, il se rend chez Griaznokistiev, peintre en vogue :

— Nous voudrions le portrait de feu notre pauvre père. Maître, voulez-vous vous en charger ?

— Entendu. Vous avez des photographies ?

— Pas une. Le vieux comte fuyait l'objectif : il craignait toujours un attentat.

— Quoi ! pas le moindre document ? Comment faire ce portrait ? Allons, il faut y renoncer.

— Renoncer à ce portrait ! Mais nous y tenons : nous le paierions.

— Ouais ! enchaîna le peintre, pour vous plaire on essaiera... Vous avez trouvé dans ses papiers quelque passeport, que diable !... Oui ?.... Que ne le disiez-vous ? Un passeport ! Donc un signalement ! Mon art fera le reste. Je tiens ma ressemblance.

Trois semaines plus tard, Ossip et Agripina, convoqués, reparaissent à l'atelier. (Il faut croire que Tristan Bernard était là, en visite, car c'est lui qui nous raconte cette histoire.)

Le peintre écarte un rideau. Apparaît dans un cadre étincelant l'effigie du guerrier couvert d'ordres et de chamarres.

Un instant de contemplation et brusquement, — témoignage sans doute d'une ressemblance hallucinante, — les deux jeunes gens éclatent en sanglots...

— Comme il a changé !...

Tristan Bernard.
Eau-forte de Lautrec.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, Lorn, Dirr, 37, rue Gaudon, Paris.

Aux ÉDITIONS de La SIRÈNE

29, Boulevard Malesherbes, Paris. — Tél. : Elysées 62-21 et 62-22

EN SOUSCRIPTION

pour paraître fin juin, une œuvre

entièrement inédite

DE JULES LAFORGUE

BERLIN

LA COUR ET LA VILLE

Ce livre nouveau, attendu depuis plus de 30 ans, a été écrit, à Berlin, par l'auteur des MORALITÉS LÉGENDAIRES, *qui était alors lecteur de l'impératrice Augusta.*

Il est précédé d'une étude de 100 pages, due à Georges Jean-Aubry, où sont utilisés des lettres et des documents inédits, et qui constitue la biographie la plus complète de Laforgue que l'on ait publiée jusqu'à ce jour.

Un beau volume in-16 jésus de plus de 300 pages,
orné de portraits inconnus de Laforgue.

BERLIN

n'est tiré qu'à 1985 exemplaires numérotés :

15 ex. sur papier impérial du Japon, numérotés de 1 à 15,	*net*	150 fr.
70 ex. sur papier vergé de Hollande von Gelder, numérotés de 16 à 85.	*net*	70 fr.
Et 1900 ex. sur papier pur fil des Manufactures Lafuma, numérotés de 86 à 1985	*net*	27.50

LA TAXE DE LUXE EST COMPRISE

ART
ET
DÉCORATION

REVUE MENSUELLE D'ART MODERNE

tient au courant

1° par un très grand nombre de reproductions à grande échelle en noir et en couleurs;

2° par des articles constituant à ces reproductions des commentaires concis, précis et documentés

de toute l'activité artistique moderne, française et étrangère et surtout de la décoration intérieure.

Une année reliée de ART ET DÉCORATION forme un magnifique volume de bibliothèque (format 20×30). C'EST UNE ANTHOLOGIE DE L'ART CONTEMPORAIN

A toute personne nous commandant le numéro de Janvier, nous tiendrons compte du prix de ce numéro (6 fr.), qui sera déduit du prix d'un abonnement ultérieur possible.

Le numéro . . . . . France, **6** fr.; Etranger, **7** fr.
L'abonnement (12 nos). . France, **60** fr.; Etranger, **70** fr.

ADMINISTRATION : 2, rue de l'Echelle, PARIS
et chez les Libraires

MAISON FONDÉE EN 1763

RUE CROIX-DES-PETITS-CHAMPS, N° 28, A PARIS.

CHENUE, **Layetier-Emballeur.**

de la Maison **du Roi.**

Tient Magasin de Boites pour Robes, Chapeaux et Modes.

Emballe Glaces, Pendules, Tableaux, Meubles, Porcelaines et tous objets fragiles.

Goods and precious things carefully packed up and dispatch to all parts of Europe.

Wagons automobiles pour Transports de tableaux, mobiliers et objets d'art. Garde-meuble spécialement aménagé pour l'emmagasinage des objets d'art et des mobiliers destinés aux ventes par commissaires-priseurs.

LA MAISON CHENUE

(A LA CROIX DE LORRAINE)

n'a aucune succursale; les ordres sont reçus 5, rue de la Terrasse

Tél, : Wagram 03-11

Correspondant à Londres : JACQUES CHENUE,

10, Great S. Andrew Street, Shaftesbury Avenue W. C. — Tél. : 4680 Central

CHEMINS DE FER DU NORD SERVICE ENTRE PARIS L'ANGLETERRE, LA BELGIQUE, LA HOLLANDE, L'ALLEMAGNE ET LA POLOGNE. PARIS-NORD A LONDRES VIA CALAIS-DOUVRES, BOULOGNE-DOUVRES ET BOULOGNE-FOLKESTONE. VOIE LA PLUS RAPIDE. TRAJETS EN 7 HEURES. QUATRE SERVICES JOURNALIERS DANS CHAQUE SENS.

PARIS NORD A
BRUXELLES EN 4 H. 40. AMSTERDAM EN 11 H.
COLOGNE EN 11 H. 30. BERLIN EN 22 H. 40.
VARSOVIE EN 41 H. RIGA EN 60 HEURES.

Bois gravé, extrait de "l'Almanach de Cocagne" (1922)

BÉNÉDICTINE

"LA GRANDE LIQUEUR FRANÇAISE"